

## Refléxions sur le trait de civilisation de Simone Weil

*Ko Won-hee*

### I

Depuis l'irruption fulgurante de Simone Weil dans l'histoire des lettres francaises, on a beaucoup écrit sur son existence extraordinaire, ses idées, son influence, sa position doctrinale vis-à-vis de l'orthodoxie chrétienne, sans parvenir à se mettre d'accord, comme, du reste, il est général, face à tout esprit d'envergure s'installant au ciel de la notoriété. Du moins un fait demeure, incontestable et incontesté: sa pensée et sa vie forment une unité inattaquable au long d'une aventure héroïque où les convictions se traduisent intégralement en actes, et où l'expérience ne cesse, en retour, d'enrichir une recherche passionnée de la vérité. Cet échange permanent entre ses conceptions et le sens aigu qu'elle a de sa responsabilité sociale, entre sa conscience et son devoir de solidarité humaine, cet échange confère à son destin une valeur exemplaire, à ses oeuvres le rayonnement de l'âme éblouissante qui les anime. Nous songeons à ces lignes fameuses de Pascal, qu'elle rappelle par plus d'un côté : "Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger."<sup>1)</sup> Or elle a tout sacrifié, carrière, bonheur, santé, à son idéal, d'où le ton incomparable de sincérité du message qu'elle laisse en mourant.

### II

Simone Weil mena toujours de front, avec la même ardeur, les mêmes scrupules, sa vie intérieure et sa vie intellectuelle, en maintenant entre elles de perpétuels échanges. Ses aspirations à la spiritualité la plus haute et son appétit de connaissances s'éclairaient, se soutenaient réciproquement. Elle désirait comprendre ce qu'elle éprouvait et s'appliquait avec une volonté tenace, indifférente aux conséquences, à éprouver ce que sa raison lui

---

※ 本研究는 1982年度 文教部 學術研究 助成費에 의한 것임.

1) Pascal: Pensées (397) P. 1192 (Gallimard, 1954)

permettait d'appréhender. De telles interférences se manifestent dans tous les êtres mais parfois au détriment de l'un des facteurs, donc au bénéfice de l'autre. En elle, ces éléments ne se présentent pas comme surajoutés l'un à l'autre ou dépendant l'un de l'autre, mais associés. Les meilleures associations traversent leurs périodes de crise et de déchirement.

Aussi est-il important d'examiner au moins dans ses caractères principaux, dans sa texture, cette immense culture qu'elle avait acquise très tôt et qu'elle enrichissait sans cesse. D'abord elle croyait au pouvoir de l'être sur lui-même, rejoignant en cela l'opinion de Bergson — sur qui elle formulera des réserves — assurant que si ce que nous faisons dépend de ce que nous sommes, ce que nous sommes dépend dans une certaine mesure de ce que nous faisons; ainsi nous nous créons continuellement nous-mêmes. Il en va des masses comme des individus. Pensant que l'homme exerce un pouvoir déterminant sur l'histoire, elle rejetait la fatalité telle qu'elle est présentée dans des philosophies, comme le marxisme, où tout dépend d'un rapport de forces en marche vers une fin inéluctable. Évidemment, nous sommes en face de données irréductibles, irréversibles. Nous héritons du passé tout entier. Mais la vie étant mouvement, il reste toujours possible à l'homme d'infléchir l'accompli dans une direction plutôt que dans une autre, par un acte décisif capable à son tour de créer une situation d'où l'avenir partira. S'il est des lois universelles, elles ne réduisent pas le fait humain à un mécanisme. Il s'y trouve simplement intégré avec ses caractères propres et son pouvoir, sans quoi nous n'aurions pas cette longue suite de civilisations qui, sur la planète, ont brillé puis disparu. L'histoire n'est jamais close.

Paul Valéry si naturellement sceptique pouvait lui dénier toute valeur: elle figure en fait la mémoire des nations. Sans doute nous souvenons-nous des affronts plus que des bienfaits, et un peuple belliqueux peut-il tirer de son passé des justifications pour des actes répréhensibles et parfois monstrueux. Mais faut-il couper la langue des hommes parce qu'elle est la pire et la meilleure des choses? La possibilité de l'abus ne doit pas entraîner la suppression de l'usage. Simone Weil sur ce plan se montre résolument optimiste, sans cependant s'aveugler sur les difficultés que rencontre toujours toute évolution orientée vers un progrès véritable.

Elle pose nettement le problème: "Il n'y a pas d'autre procédé pour la connaissance du coeur humain que l'étude de l'histoire jointe à l'expérience de la vie, de telle manière qu'elles s'éclairent mutuellement. On a l'obligation de fournir cette nourriture aux esprits des adolescents et des hommes. Mais il faut que ce soit une nourriture de vérité. Il faut non seulement que les faits soient exacts autant qu'on peut les contrôler, mais qu'ils soient montrés dans leur perspective vraie relativement au bien et au mal." Elle l'avait précédemment remarqué: "On voit trop bien aux États-Unis ce que c'est qu'un peuple privé de la dimension du temps."<sup>2)</sup>

Il n'y a pas opposition entre le passé et l'avenir; il n'y a même à aucun moment rupture. "Le tissu du monde, dit Simone Weil, c'est le temps, et qu'est-ce que le temps hors de ma pensée? Que seraient le présent et l'avenir sans moi qui les pense? Et s'ils ne sont rien,

2) L'Enracinement, p. 197

l'univers n'est rien, car qu'est-ce qu'être un seul instant? Comment ne serais-je pas dès lors associé à la création? Mais il faut que je pense le temps comme un co-créditeur.<sup>3)</sup> Cette insertion de l'être dans le temps impose à l'homme des conditions d'existence qu'il lui appartient de dominer s'il entend conserver sa liberté et sauvegarder sa faculté de pénétrer dans l'intemporel. Se soustraire au temps est un péché, mais il faut en faire un corollaire de l'éternité. Telle est la base, en matière d'histoire, de la philosophie de Simone Weil, d'où elle n'exclut aucun élément. L'histoire devrait embrasser la politique, le militaire, aussi bien que l'économique, le technique, le social, le spirituel, exactement comme ils sont imbriqués dans tout fait d'existence humaine.

Alors elle constituerait simultanément une sorte d'inventaire des civilisations et l'expression même de l'humanisme tel que nous le concevons. Malheureusement, elle transmet souvent la fausse grandeur à travers les siècles. Au fond et en définitive, quant à la valeur absolue, la qualité l'emporte sur le poids, le volume. Les événements historiques les plus importants ne sont pas toujours ceux qui font le plus de bruit ou qui retiennent le plus l'attention au moment où ils se produisent. Parfois même, leurs conséquences n'apparaissent qu'avec un considérable retard sur le fait lui-même.

Une telle manière de considérer l'histoire explique l'admiration si vive de Simone Weil pour la civilisation athénienne et la culture grecque.

### III

En se montrant sévère à l'égard de l'Empire romain, Simone Weil reste dans la logique de sa pensée. "L'inhumanité était générale dans les esprits et dans les moeurs, écrit-elle. Dans la littérature latine on trouve peu de paroles qui rendent un son d'humanité, tandis qu'on en trouve tant dans Homère, Eschyle, Sophocle et les prosateurs grecs. 4)" Elle reproche à Rome d'avoir "aboli par la force les différentes cultures du bassin méditerranéen, sauf la culture grecque, qu'elle a reléguée au second plan et d'avoir imposé, à sa place, une culture presque entièrement subordonnée aux besoins de la propagande et à la volonté de domination. Par là, le sens de la vérité et de la justice a été et est demeuré presque irrémédiablement faussé<sup>5)</sup>".

Besoins de propagande, volonté de dominations, ces faits, nous les avons constatés il y a peu de temps en Europe. Simone Weil dénombre les analogies qui existent entre le système hitlérien et la Rome antique non seulement quant aux méthodes de politique extérieure, mais encore quant à l'esprit des deux nations. Elle relève l'instinct grégaire, l'orgueil d'une race qui se croit supérieure et ne voit guère la grandeur que dans les conquêtes en sacrifiant l'individu pour y parvenir. Les deux peuples ont pratiqué l'esclavage sous des formes différentes mais dans un dessein identique et avec la même cruauté, avec la même science consommée de l'aviissement de l'être. "Chez eux, dit Simone Weil, l'esclavage

3) Cahiers I, p. 48

4) Écrits historiques et politiques, p. 41

5) Ibid., p. 53

avait pénétré et dégradé toutes les relations humaines. Ils ont avili les plus belles choses.<sup>6)</sup> Elle leur reproche d'avoir déshonoré les suppliants en les forçant à mentir, d'avoir corrompu l'amour, la souveraineté, le culte de la patrie. Ce fut le règne des délateurs, de la soldatesque et le foisonnement des vices les plus infâmes qui surgissent inévitablement dans un tel climat. "Il serait plus court, dit Simone Weil, d'énumérer ce qu'ils n'ont pas déshonoré. On ne trouverait probablement rien."<sup>7)</sup> Dès lors on voit combien pour elle l'historique débouche sur le social.

Que valent la discipline, l'organisation, la persévérance romaines quand elles s'accompagnent de tant de cruautés et de perfidies, quand elles consomment tant d'hommes et d'âmes? Les Romains, dit-elle, ont trompé la postérité et nous trompent encore. Il y faudrait cependant regarder de plus près. Au fond, les Romains avaient pris à charge l'héritage hellénique mais le dénaturaient en l'étendant. Ce fut le passage de la culture à la civilisation, à une forme de civilisation. Selon Simone Weil, l'Église devait moins christianiser Rome qu'elle n'a subi son empreinte en devenant religion officielle. Lorsqu'elle écrivait au Père Couturier, elle lui posait la question: "Comment s'est accomplie cette collusion entre l'Église et la Bête? Car la Bête de l'Apocalypse est presque sûrement l'Empire."<sup>8)</sup>

En ce domaine, en dépit de la richesse de son information, Simone Weil schématise dangereusement en survolant l'historique de trop haut. Si l'on manque de recul, on ne peut entrer dans toutes les perspectives et les épuiser; mais à trop de distance, on ne discerne plus les relations entre les différentes parties.

Fait à retenir: parmi les hostilités les plus accusées de Simone Weil, on relève celle qu'elle réservait au judaïsme. Simone Weil, qui s'attaque aux deux adversaires et les condamne pareillement, attribue cette résistance des Juifs non pas à l'enthousiasme mais à leur caractère non assimilable. Elle reprochait aux Romains "qui ne pouvaient rien tolérer qui fût riche en contenu spirituel<sup>9)</sup>", la capacité de déshonorer en sauvant les apparences, en déplaçant les responsabilités avec une mauvaise foi à laquelle nous nous laissons prendre encore; à Israël, elle reproche ce qu'elle appelle ses souillures. Elle emploie le terme à maintes reprises. En résumé, elle discerne dans le judaïsme la contamination du spirituel par le temporel. "L'ambiguïté entre les notions de divin et de démoniaque, écrit-elle, est un écueil inévitable de la pensée humaine. Mais elle est au maximum dans la tradition d'Israël.<sup>10)</sup>" En fait, la partie dogmatique, celle qui traite du rapport de Dieu avec l'homme comme la partie historique et symbolique, ou l'alliance de Dieu avec Israël renferment des idées très différentes sur le monde et sur la vie. Il s'en est beaucoup perdu au cours des siècles. Il demeure cette disposition permanente à glisser du spirituel au temporel pour les besoins d'une cause qui n'est pas nécessairement pure. Le problème est du reste d'envergure.

6) L'Enracinement, p. 230

7) Ibid., p. 230

8) Lettre à un Religieux, p. 84

9) L'Enracinement, p. 233

10) Cahiers III, p. 255

Simone Weil voit encore dans les Juifs cette poignée de déracinés qui a “causé le déracinement de tout le globe terrestre. Leur part dans la chrétienté a fait de la chrétienté une chose déracinée par rapport à son propre passé.....Les antisémites, naturellement, propagent l'influence juive. Les Jifs sont le poison du déracinement. Mais avant qu'ils déracinent par le poison, l'Assyrie en Orient, Rome dans l'Occident avaient déraciné par le glaive<sup>11)</sup>”. Mais étrangère à tout antisémitisme pratique, Simone Weil se maintiendra sur le plan de la spéculation idéologique. Nous ne devons pas oublier sa lettre à Xavier Vallat.

C'est ainsi, et par voie de conséquence, qu'elle blâme dans l'Église ce qu'elle dit être l'esprit totalitaire dont elle aurait hérité de la tradition judéo-romaine. Cependant, l'Église a-t-elle une autre mission que de transmettre la vérité révélée, et si elle ne le faisait pas en esprit de catholicisme, c'est-à-dire universellement, serait-elle logique avec elle-même, ne lui pourrait-on reprocher alors de ne s'adresser qu'aux élus et de devenir une secte fermée, installée en marge de l'humanité? Les fautes du clergé n'entament pas la doctrine. Le mauvais prêtre ne corrompt pas le culte mais se prive de profiter lui-même des sacrements.

En sens inverse, il a été fait grief à l'Église de couvrir trop de dissemblances, de se montrer trop large dans ses acceptions, d'être trop ouverte. Ce n'est que de l'intérieur de l'Église qu'on peut juger des frontières qu'il y a lieu de maintenir pour la protection de l'Esprit entre l'assemblée de Dieu et les organismes sociaux. La foi d'un croyant qui s'en remet à l'expérience intime ou à une interprétation toute personnelle de l'Évangile court des risques évidents puisque'elle dépend de sa ferveur qui peut être plus ou moins grande et de ses facultés intellectuelles qui ne sont pas infaillibles. Il y a dès lors renversement dans le danger d'idolâtrie qui du collectif passe à l'individuel. L'être parfois inconsciemment se divinise.

#### IV

Dans l'étude des sociétés humaines où Simone Weil puisait un stimulant pour sa pensée tellement avide et tellement attentive, elle accordait un prix particulier aux cultures du bassin méditerranéen.

Elle a écrit des pages presque frémissantes sur ce qu'elle appelle “le meurtre de ce pays occitanien sur la terre duquel nous vivons. Nous savons, dit-elle, qu'il fut à plusieurs égards le centre de la civilisation romaine. Le moment où il périclète est aussi celui où la civilisation romaine a pris fin<sup>12)</sup>”

En l'inspiration de cette civilisation occitanienne, elle retrouve l'essence de l'inspiration grecque basée sur la connaissance de la force. “Ce refus de la force, dit-elle, a sa plénitude dans la conception de l'amour. L'amour courtois au pays d'Oc est la même chose que l'amour grec, quoique le rôle si différent joué par la femme cache cette identité<sup>13)</sup>”. Elle vante la pureté de la poésie occitanienne dans ses réussites et qui ne devait trouver d'équivalent

11) Ibid., pp.246-247

12) Ecrits historiques et politiques, p. 78

13) Ibid., p. 79

parmi les langues modernes d'Europe que dans la poésie anglaise.

Elle discerne sous les inévitables souillures de la vie sociale une inspiration pure. Et elle conclut: "Le besoin de pureté du pays occitanien trouva son expression extrême dans la religion cathare, occasion de son malheur. Comme les cathares semblent avoir pratiqué la liberté spirituelle jusqu'à l'absence de dogmes, ce qui n'est pas sans inconvénients, il fallait sans aucun doute que hors de chez eux le dogme chrétien fût conservé par l'Église, dans son intégrité, comme un diamant, avec une rigueur incorruptible.

Mais avec un peu plus de foi, on n'aurait pas cru que pour cela leur extermination à tous fût nécessaire<sup>14)</sup>".

Simone Weil tout entière apparaît dans ce jugement où se manifestent l'irrésistible élan qui la porte vers les vaincus et son souci de circonscrire les problèmes, encore qu'en l'occurrence cette filiation de l'hellénisme, de la civilisation occitanienne et du catharisme soit établie de façon assez sommaire.

Elle ne peut nier du moins les dangers d'une attitude spirituelle privée de tout appui dogmatique. En considérant la chair et toute la matière comme maudites, en condamnant la procréation, les cathares se dressaient à la fois contre le Créateur, la création, les créatures. D'origine manichéenne, l'hérésie est évidente.

La lutte menée contre elle d'abord avec modération donna lieu ensuite à de monstrueuses violences que la papauté ne parvint pas à contenir. Nul n'en disconvient. Mais les termes mêmes que Simone Weil emploie interdisent de la considérer comme une adepte de la secte.

Ce qui l'avait attirée, c'était la position de la doctrine cathare quant à l'Ancien Testament et son aspiration à l'absolue pureté. Seulement l'orgueil s'y était infiltré et viciait tout.

## V

Simone Weil fait de cet idéal de pureté le dénominateur commun à toutes les valeurs humaines authentiques à quelque domaine qu'elles appartiennent. La pensée comme l'éthique, la souffrance comme la joie fondent leur existence sur elle. C'est là une notion platonicienne essentielle. Au Père Perrin, elle écrivait: "La notion de pureté, avec tout ce que ce mot peut impliquer pour un chrétien, s'est emparée de moi à seize ans.....", elle "m'est apparue dans la contemplation d'un paysage de montagne, et peu à peu s'est imposée d'une manière irrésistible<sup>15)</sup>". Un paysage est un état d'âme et correspond, en tant qu'image, à une certaine qualité de regard. Simone Weil adolescente commençait le découverte d'elle-même et de ses exigences.

Cette notion de pureté était entrée, nous l'avons vu, dans l'attrait que saint François d'Assise et saint Jean de la Croix avaient exercé sur elle avec tant d'autorité.

Pareillement cette notion de pureté va déterminer le sens des préférences littéraires et artistiques de Simone Weil. Une telle position d'inspiration en somme métaphysique se

14) Ibid., p. 83

15) Attente de Dieu, p. 73

fait nécessairement exclusive.

“Le génie de la France ne réside que dans ce qui est pur”, déclare-t-elle. Et puis: “Il y a dans la littérature française un courant discernable de pureté. Dans la poésie, il faut commencer par Villon, le premier, le plus grand. Nous ne savons rien de ses fautes, ni même s’il y a eu faute de sa part; mais la pureté de l’âme est manifeste à travers l’expression déchirante du malheur <sup>16)</sup>”. Nous entendons bien sa pensée qui pourrait s’appliquer à Rimbaud, encore que dans le cas de Villon nous ne suivons pas Simone Weil quand elle avance que nous ne savons rien de ses fautes. Nous ignorons beaucoup, peut-être, mais il reste des faits incontestables, incontestés. Le merveilleux est que ces fautes n’aient pas empoisonné la source et que sous tant de péchés l’âme ait conservé sa lumière, sa fraîcheur.

Simone Weil cite Racine à cause de Phèdre et des Cantiques spirituels. Elle nomme Maurice Scève, d’Aubigné, Théophile de Viau, “trois êtres d’une rare élévation”. Elle relève une certaine aspiration à la pureté chez Lamartine et Vigny. Dans Gérard de Nerval, elle dit qu’il y a un peu de vraie poésie.

Sa restriction surprend. Sans doute l’oeuvre de Nerval comprend-t-elle du fatras et des passages assez ternes. Mais de la contrée monotone où nous pouvons errer s’élève tout à coup une clarté inconnue qui vole autour de ses beautés surprises dans leur innocence et révélées à notre cécité, comme un oiseau de légende qui ne descendra plus jamais parmi nous parce qu’il appartient à son destin de se fondre dans l’azur.

En Mallarmé, Simone Weil voit assez audacieusement un poète doublé d’un saint. Dans la prose, elle nomme Rabelais, Montaigne, Descartes, Retz, surtout Molière, Montesquieu, Rousseau, et c’est peut-être tout.

Le cas du cardinal de Retz au moins demanderait à être examiné de plus près. Car, enfin, quelle pureté Simone Weil discerne-t-elle chez le fameux coadjuteur? Apparemment, elle clôt sa liste un peu vite. Son tempérament l’emporte, mais ce qui compte pour nous, c’est de voir la direction. Elle confessait que les idées parfois venaient à elle par erreur. Alors, elle finissait par les dépasser non sans avoir enregistré leur visite. Ainsi ses jugements littéraires doivent moins retenir pour ce qu’ils expriment formellement que pour les indications qu’ils fournissent sur elle-même. Qu’elle qualifie Victor Hugo de “sonore imbécile” ne nous surprend pas; il est plus révélateur de la suivre dans sa recherche de la grandeur, et c’est pour elle, une fois de plus, un absolu; elle ne la conçoit pas hors de la beauté et de la pureté. “Racine, dit-elle, a écrit la seule oeuvre de toute la littérature française qui puisse être mise à côté des grands chefs-d’oeuvre grecs au moment où son âme était travaillée par la conversion.

Il était loin de la sainteté quand il a écrit ses autres pièces, mais aussi on n’y trouve pas cette beauté déchirante <sup>17)</sup>”. Cette beauté n’est-elle pas déchirante parce qu’elle se trouve aux frontières de la poésie, et de la poésie considérée comme exercice spirituel, c’est-à-dire à ce sommet où elle prend toute sa valeur de témoignage à la fois relativement à l’âme d’où elle est issue, et relativement à l’oeuvre tournée vers un idéal situé dans l’éternel,

---

16) L’Enracinement, pp. 200-201

17) Ibid., p. 200

au-delà même de l'accessible? Simone Weil remarque cette relation quand elle note: "Un amateur passionné de musique peut fort bien être un homme pervers—mais je le croirais difficilement de quelqu'un qui a soif de chant grégorien <sup>18)</sup>". Plutôt lorsque le goût du pervers et le goût de la santé coexistent, il est presque fatal que l'un détruise l'autre finalement.

Simone Weil écrit encore: "La sainteté rayonne dans les églises romaines et le chant grégorien. Monteverdi, Bach, Mozart furent des êtres purs dans leur vie comme dans leur oeuvre <sup>19)</sup>". Pourtant quelles différences entre ces trois grands noms de la musique! Monteverdi, c'est une force, une renaissance, Bach, la plénitude, la souveraineté; Mozart, l'ange des fins sublimes et prématurées.

Or, Simone Weil voit bien qu'ils composent une sorte de cycle déterminé dans son mouvement par ce centre unique ou tendent les rayons de la circonférence. La sainteté rayonne, avait-elle écrit. Le souci qu'elle gardait de la propriété des termes oblige à les entendre chacun dans son sens plein. "L'expression correcte d'une pensée, dit-elle, produit toujours un changement dans l'âme; la pensée est affermie ou dépassée. Pour les pensées l'expression juste est une ordalie <sup>20)</sup>".

Elle ne parle pas des peintres et des sculpteurs autrement que des musiciens. Tous expriment, mais c'est vers ceux qui parlent à l'âme qu'elle se tourne. Ses dilections vont à Rembrandt, Giotto, Léonard de Vinci dont la puissance synthétique l'éblouit. A un art qui propose beaucoup, sans doute demandait-elle davantage encore selon l'habitude qu'elle avait de ne s'attaquer qu'aux plus grands pour exiger d'eux plus que leur grandeur indépassable ne pouvait donner sans s'anéantir. C'était toujours de sa part la poursuite de la beauté du monde dont les oeuvres d'art doivent être, selon elle, des reflets justes et purs.

Une telle attitude entraîne des choix et des jugements fatalement restrictifs. Simone Weil s'attarde peu à la critique des styles ou des techniques, à l'examen des mutations et des métamorphoses, comme le fait André Malraux dont la pensée incline plus du côté des valeurs historiques que des valeurs proprement esthétiques en les confondant quelquefois ou en ne les distinguant pas suffisamment. Malraux rend compte de ses analyses et en tire une philosophie des différentes manières dont l'art au cours des siècles a exercé son pouvoir sur le destin des civilisations. Il fait passer la psychologie de la forme avant la psychologie de l'intuition, et la psychologie de l'intuition avant la psychologie du signe qu'il finit par livrer à l'appréciation de chacun en ne lui accordant qu'une valeur relative. Procédant selon un mouvement inverse, Simone Weil s'efforce vers une synthèse semblable à une pyramide dont le sommet pointe vers le ciel. Aux erreurs, aux entreprises abandonnées avant d'être arrivées à leur terme, aux ambitions avortées, aux essais généreux mais infructueux parce qu'insuffisamment inspirés ou mal dirigés, Malraux—son élément, c'est l'eau—peut reconnaître le mérite de s'être inscrits comme une nécessité fatale dans l'écoulement—du temps et la marche vers le progrès sans cesse remise en question. Pour Simone Weil—son élément, c'est le feu—toute oeuvre qui n'a pas eu un contact réel, direct,

18) Ibid., p. 20

19) Cahiers III, p. 49

20) Cahiers II, p. 252



immédiat, avec la beauté du monde, ce contact qui est quelque chose comme un sacrement, restera toujours de second ordre, n'aura rien fait avancer si même l'éclat de beauté qui, dans ses caractères formels, peut la recouvrir parfois n'est pas un éclat diabolique. Le talent, le génie qui est seul surnaturel, elle ne leur trouve aucune commune mesure, comme il n'y en a pas entre le relatif et l'absolu. La pensée de Malraux, le dionysien qui peut succomber à l'ivresse, se propage dans le sens de l'étendue; celle de Simone Weil, apollinienne, qui peut se laisser emporter par le rêve, dans le sens de la hauteur; ce n'est pas au point de départ mais au point d'arrivée qu'elle juge des identités et des valeurs.

## VI

Simone Weil possédait une vaste connaissance des mythologies, des légendes, des folklores, de ce trésor immense et mêlé où les peuples anciens, les races, ont enfermé leurs plus précieux secrets sous des images souvent difficilement traduisibles. Il faudrait pouvoir déchiffrer à coup sûr ces symboles innombrables dont il n'est pas certain qu'ils ne se déforment en se transmettant.

L'objet ici importe peut-être moins que le signe. Un fait premier paraît constant : tout en la matière témoigne de la même anxiété de l'homme et de sa recherche des voies du salut. Sous des formes variées et parfois grossières, c'est la même aspiration des êtres à la survie par la spiritualité.

“Le fondement de la mythologie, écrit Simone Weil, c'est que l'univers est une métaphore des vérités divines.<sup>21)</sup>” Mais le mythe de la conquête est par excellence celui de Prométhée, le voleur du feu, qui les résume tous. L'homme ici-bas se trouve placé entre deux écueils : faire de la connaissance l'instrument de sa divinisation, ou accepter lâchement son ignorance pour aboutir aux capitulations irrémédiables.

Mais les contes, dit encore Simone Weil, “enferment un trésor de spiritualité d'une antiquité incalculable. Sans doute plus ancien que les mythologies .... Dans les contes, quand quelqu'un part pour acquérir une princesse ou n'importe quel trésor, bien qu'il ne sache pas du tout où il faut aller, s'il laisse tout pour cette recherche et part sans esprit de retour, s'il ne se lasse jamais et n'hésite devant aucun danger, on est tout à fait certain qu'il réussira. Cela montre que dans ces quêtes, c'est toujours Dieu qui est cherché ou qui cherche.<sup>22)</sup>” Nous ne sommes jamais déçus. Et pourtant il s'agit bien là du produit de l'imagination, mais d'une imagination orientée selon une direction précise, celle de l'idéal ou la pensée et la force, le bien et le bonheur, la justice se trouvent récompensés jusqu'à se fondre sans solution de continuité. L'esprit règne dans le conte, en quoi il diffère de la fable où la morale n'intervient pas. Le message de Simone Weil atteint cette autre réalité dans les êtres plus ou moins désemparés, par-delà le nihilisme aux aspects multiples et le matérialisme de l'époque, ces destructeurs des valeurs suprêmes de l'humanité. En tout cas, l'oeuvre et la vie de Simone Weil se présentent à nous sous le signe de la grandeur.

21) la Connaissance surnaturelle, P. 145

22) Ibid., P. 237

## Bibliographie

- 1) Simone Weil: L'Enracinement (Gallimard, 1949)
- 2) Simone Weil: Ecrits Historiques et Politiques (Gallimard, 1960)
- 3) Simone Weil: Ecrits de Londres et dernières lettres (Gallimard, 1957)
- 4) Simone Weil: Attente de Dieu (La Colombe, 1957)
- 5) Simone Weil: Cahiers (Plon, 1951)
- 6) Simone Weil: Cahiers II (Plon, 1953)
- 7) Simone Weil: Cahiers III (Plon, 1956)
- 8) Simone Weil: La Condition Ouvrière (Gallimard, 1957)
- 9) Simone Weil: La Connaissance Surnaturelle (Gallimard, 1950)
- 10) Simone Weil: Lettre à un Religieux (Gallimard, 1951)
- 11) Simone Weil: Oppression et Liberté (Gallimard, 1955)
- 12) Simone Weil: La Pesanteur et la Grâce (Plon, 1960)
- 13) Simone Weil: Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu (Gallimard, 1963)
- 14) Simone Weil: La Source Grecque (Gallimard, 1953)
- 15) Albert Camus: Essais, Gallimard "Bibliothèque de la Pleiade", 1965
- 16) Jacques Cabaud: L'expérience vécue de Simone Weil, Plon, 1957
- 17) Marie-Magdeleine Davy: Simone Weil, Editions universitaires "Temoins du XXe Siècle", 1956
- 18) Maurice Nadeau: Simone Weil et la réformation de l'homme (Litterature Présente, 1952 Correa)
- 19) Charles Moeller: Litterature du XXe siècle et christianisme (casterman, 1954)
- 20) Perrin (J.-M.) et Thibon (G.), Simone Weil telle que nous l'avons connue, Fayard, 1967

<국문요약>

## 시몬느·베이유의 文明論에 관한 考察

高 元 禧

시몬느·베이유의 文明論에 관한 研究는 多角的인 側面에서 考察될 수 있겠으나 다음과 같은 側面에서 考察해 보았다.

1) 로마帝國은 地中海의 諸文明을 滅亡시킨 張本人으로 간주하고 있다. 그녀가 카톨릭교회에 대해서 비난하는 理由도 여기에 근거를 두고 있다. 카톨릭교회는 이스라엘과 로마의 계승자이며 그 歷史의 어느 단계에 있어서 박해에 열중한 사실이 있다. 一例로 알비宗派(Albigeois)의 異端彈壓에서 행해졌던 殘虐行爲에 대해서 그녀는 극심한 반발심을 일으키고 있다. Albigeois 十字軍에 의해서 몰락된 十二世紀 南프랑스 文化는 世界의 美를 意識하는 그리스精神의 嫡子이며 유럽文明의 精髓를 傳하는 것으로서 重要視했으며, 그 文化가 몰락함으로 말미암아 十三世紀에는 精神史上 重大한 斷絶을 惹起시켰으며, 이러한 그녀의 歷史觀은 現代文明의 批判의 根據가 되고 있다. 다시 말해서 카타리派(Les Cathares)에 대한 그녀의 關心은 그녀의 歷史觀 내지 文明論에 中心을 이루고 있다.

2) 現代文明은 人間破壞의 要素가 濃厚하다고 보고 참으로 價値있는 文明의 再生에 대한 努力을 斷切시키는 네가지 障害을 다음과 같이 指摘하고 있다.

- ① 偉大한 것에 대한 잘못된 觀念
- ② 正義에 대한 感情의 墮落
- ③ 金錢에 대한 偶像崇拜
- ④ 宗教的 靈感의 缺如

3) 破壞되어 가는 文明의 救濟策으로써 그녀는 人間의 靈魂이 要求하는 바를 내 세우고 있다. 마치 植物이 大地에 뿌리를 내리는 것이 艱요한 것 처럼 人間의 영혼도 自己의 文化的·歷史的인 過去속에 뿌리를 내리는 것이 本質的으로 必要하다고 力說하고 영혼을 키우는 糧食으로써 ① 秩序, ② 自由, ③ 服從, ④ 責任, ⑤ 平等, ⑥ 名譽, ⑦ 言論의 自由, ⑧ 眞實등을 列擧하고 있다.

4) 올바른 秩序가 이루어진 社會生活 속에서는 肉體勞動이 그 靈的中心이 되어야 한다는 관점에서 “노동의 靈性”을 내세우고 그 基礎위에 偉大한 文明을 定立할 수 있다고 보고 있다.

다시 말해서 시몬느·베이유의 文明論의 成立을 可能케 하는 것은 肉體勞動이다. 肉體勞動은 그 自體에 靈的인 것으로서의 精神的인 糧食을 含有하고 있으며, 그 永遠한 것에 대한 仲介者가 되기 때문이다. 그러므로 그녀 자신은 그 肉體勞動을 中心으로 한 文明의 完成을 力說할 必要가 생긴 것이다. 肉體勞動을 中心으로 해서 거기에서 일어나올 수 있는 靈的인 것을 最高의 價値로 形成할 수 있는 文化는 보다는 人間에 適應되는 文化인 것이다. 人間最高의 活動이라고 생각되는 肉體勞動을 尊重하고, 노동하는 人間의 生活을 그 첫째로 손꼽는 社會만이 人間에게 있어서 偉大함의 充實을 實現할 수 있다고 그녀는 간주하고 있다.

5) 시몬느·베이유는 오늘날 大衆教育은 매우 閉鎖的이며, 墮落된, 眞理에 無關心한 환경 속에서 만들어진 近代文化를 받아들리고 있다고 보고 있다.

近代에 있어서 政治, 科學, 技術 등에 관한 人間의 創造의 能力이 급작이 이루어짐에 따라 人間은 物質을 점차 方法的으로 支配하게 된 結果 人間보다 確實히 高次的인 靈的인 次元을 人間은 教育의 問題로써 認識하려는 傾向이 희박하게 되었다. 다시 말해서 教育은 靈的인 것을 必要치 않은 科學이 되고 말았다고 그녀는 개탄하고 있다.

알베르·가뮈가 그녀의 論文을 참된 文明論이라고 評價하는 하나의 見解는 그녀가 단지 精神的인 所産으로서의 文化, 또한 物質的인 所産인 文明의 一方的인 側面에서 그 論을 展開하는 것이 아니라, 兩的側面에서 보는 立場에 서서 文明論을 考察해 보았다고 생각해 볼 수가 있다. 다시 말해서 그녀는 人間의 活動에 의해서 만들어 낸 藝術, 技術, 科學, 産業 등을 自己가 構築하고자 하는 文明論에 망라하여, 더구나 精神的이며 物質的인 所産을 포함한 一切의 人間의 올바른 삶을 可能케 하는 人間存在의 基本的인 固子에 絕對不可缺한 것으로서 靈的인 것을 人間들은 받아들이지 않으면 안된다고 그녀는 力說하고 있는 것이다. \*